

qu'il était réellement très joli, Jean Chanterose, et personne ne s'en était peut-être jamais aperçu, d'autant plus que le bonheur illuminait sa délicieuse et naïve petite figure de neuf ans. Ah ! le bonheur est bien vraiment le soleil qui fait épanouir le frais visage des enfants ? Minuit avait sonné à la fin et toutes les cloches s'en donnaient à cœur et à folle joie sous les brumes et la neige de la nuit de Noël. On mena solennellement Marc et Jean devant la cheminée; tous se signèrent ensemble sur le front et la poitrine, puis la maman récita une courte prière au nom des deux enfants agenouillés. Quand il leur fut permis de fouiller dans les bottines, visitées par le petit Jésus, quelle surprise ! quelle richesse ! quel ravissement ! Dans les bottines de Marc, parmi les bonbons, brillait une mignonne croix d'honneur en argent. Cela s'explique : Marc parlait toujours de devenir général. Dans les bottines de Jean, un mignon crucifix, d'argent aussi, étincelait au milieu des gâteaux. Jean n'avait jamais rien vu ni d'aussi friand, ni d'aussi cher, ni d'aussi magnifique, et tout cela était pour lui ? voilà ce qu'il ne pouvait arriver à se persuader. O bon petit Jésus de Noël, répétait-il. Puis il se reprit à sangloter avec tant d'entrain que les caresses seules de toute la famille vinrent à bout de le consoler, après un long moment. J'ai donc maintenant un père, une mère et un frère, murmura-t-il; oh ! oui, je serai très sage, très studieux, et je sens que je vous aime déjà énormément tous les trois. On pleura, on s'embrassa de nouveau, et enfin on songea à prendre un peu de repos. Marc était trop chétif pour supporter les fatigues de la messe de Minuit. Pendant ce temps, on avait préparé un gentil lit de fer dans une petite chambre contiguë à celle de Marc, et qui devait être la chambre de Jean. Tout le monde dormit d'un sommeil paisible et doux.

NUIT DE NOEL 1868

Les deux enfants furent élevés et instruits ensemble. Même existence, mêmes leçons, et comme tous deux étaient très intelligents et pleins de cœur, ils rivalisaient à qui travaillerait le plus et à qui le mieux chérirait l'autre. Le père et la mère s'applaudissaient chaque jour d'avoir donné à leur fils Marc un compagnon qui stimulait son zèle et partageait ses jeux, se confondait en dévouement pour lui et leur avait voué à eux-mêmes une profonde et tendre reconnaissance. D'un bon grain de blé, il ne peut germer qu'un bon épi. Les deux enfants grandirent côte à côte. Jean n'oubliait rien du passé, et les rudes premières années de son enfance l'avaient rendu grave. Marc, toujours aimé et gâté, en resta plus gai et plus hardi. Les adolescents devinrent des jeunes gens et le moment arriva de choisir un des mille sentiers qui partent de la maison paternelle et s'en éloignent à travers le monde et parmi les hommes — l'heure décisive d'une vocation. Marc avait persisté à embrasser la carrière militaire ; il entra donc à l'école de Saint-Cyr. Jean, se

destinant au sacerdoce, le séminaire s'ouvrit pour lui. Il échangeait le court veston de suie du ramoneur contre la soutane noire du prêtre, comme s'il eût voulu consacrer à Dieu la sombre livrée de sa première jeunesse. Les années s'écoulèrent. Le temps accourt, passe et s'enfuit indifférent; à chacun de bien employer les occasions qu'il nous offre et les moments qu'il nous prête. Quand Marc reçut les épaulettes d'officier, il fut convenu en famille que l'on attendrait l'époque où Jean serait ordonné prêtre pour célébrer cette double joie par une même fête, et l'on choisit naturellement la veille de Noël. C'est pourquoi le 24 décembre 1868 toute la famille était réunie dans l'église Saint-Marcel; l'abbé Jean offrait pour la première fois le saint sacrifice de la Messe, la joie inondait tous les cœurs, surtout au moment de la communion, quand on vit s'avancer vers la sainte table toute cette pieuse famille. L'abbé Jean tremblait un peu, quand il déposa le Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur les lèvres de ce père, de cette mère et de ce frère tant aimés. Au retour en mangea l'oie traditionnelle et l'on se chauffa à la bûche en nombreuse et amicale compagnie. Tous se sentaient heureux cette nuit-là. Dieu cache le bonheur au fond des bonnes actions ; c'est leur première récompense en ce monde. Marc et Jean se chérissaient comme deux vrais frères, et l'âge ne faisait que resserrer encore ce lien contracté d'une si étrange façon. D'ailleurs, leur vocation se ressemblait au fond. Marc était ici-bas le défenseur de la patrie—cette terre des aïeux qui sont morts, des enfants qui naîtront — et Jean prêchait et gardait la patrie de là-haut, ce paradis de nos espérances et de nos âmes.

L'officier fut envoyé à la tête d'une compagnie dans un régiment en garnison sur la frontière, et l'abbé alla se perdre modestement dans une vicairie des montagnes—sous les sapins. "Jean, avait dit Marc en l'embrassant au départ, sois béni et prie pour nous.—Au revoir ! au revoir, Marc ! avait répondu Jean, sois bon soldat et reste toujours bon chrétien." Ils se retrouvaient une fois par an, à Noël, à la fête de famille si religieusement observée. Le père et la mère ne savaient depuis longtemps lequel ils affectionnaient le plus, de l'enfant du foyer ou du fils adoptif.

Sur ces entrefaites, la guerre de 1870 éclata. Ai-je besoin d'en raconter ici les péripéties et les douleurs ? Non, car le cœur est navré au souvenir de cette triste époque. Les Prussiens se jetaient sur la France comme une bande de panthères affamées, et notre pauvre patrie en a conservé le cœur déchiré et la face sanglante. Partout l'on se battait, et tout le monde était en armes; cela par un hiver effroyable et sous des avalanches de neige. La France, pendant plusieurs mois, resta couverte d'un voile épais de brume et de fumée de poudre. L'abbé Chanterose, pour ne point abandonner son frère Marc au milieu des périls, et afin de remplir mieux aussi sa mission devant Dieu, avait quitté son humble vicairie. Il s'était enrolé comme aumônier militaire dans le corps d'armée dont Marc